

HISTOIRE DES PETITESOEURS DES PAUVRES. (Suite.)

C'est une petite ville du diocèse de Saint-Brieuc. Le maire crut faire acte de bonne administration en dotant la commune d'un hospice de vieillards, sans grever la caisse municipale. On voit qu'il s'agit ici d'une ville de Bretagne, d'un pays où le progrès et les lumières ont tant de peine à pénétrer : au temps de la dernière monarchie, on n'aurait pas eu surtout des pensées de cette nature. Avec l'agrandissement des deux curés de la ville et l'approbation de Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc, les Petites-Sœurs arrivèrent à Dinan. Là, ce n'est pas à Rennes, leur premier soin fut de chercher à soulager les pauvres vieillards, et elles s'installèrent provisoirement dans un local qui avait autrefois servi de prison : il était humide et infect ; les égoûts de la ville passaient au dessous et y répandaient des miasmes qu'on avait trouvés insupportables et dangereux pour les prisonniers. Les Sœurs ne s'effrayèrent point : la chambre la plus saine fut désignée aux vieilles gens ; les Sœurs s'occupèrent du reste. C'est une de leurs coutumes de laisser toujours la bonne part à leurs hôtes. La charité et le vœu d'hospitalité l'exigent ainsi. Cette ancienne prison présentait aussi une particularité : les portes se fermaient toutes à l'extérieur, et il était impossible de s'y clore. Les Petites-Sœurs devaient ainsi y passer plusieurs mois sous la surveillance de la bonne foi publique. Il est bien vrai qu'il n'y avait rien dans leur mobilier qui pût exciter la convoitise. On devine ce que peuvent être en effet ces mobiliers, entièrement fournis par la charité. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois qu'elles trouvèrent une maison convenable pour loger et abriter leurs vieillards ; elles trouvèrent aussi bientôt toutes les ressources nécessaires à leur entre-tien.

On voit combien leur entreprise a eu de peine à s'établir et à se développer. On touchait cependant au moment où l'œuvre allait prendre une rapide et admirable extension ; mais rien ne pouvait le faire prévoir. On s'était contenté de vivre au jour le jour : en répondant aux grâces de la divine Providence et aussi en la violentant un peu, selon les préceptes de l'Écriture, on se trouvait, à la fin de l'année 1846, avoir créé trois maisons se suffisant toutes trois et employant quinze à seize Sœurs ; on songeait à une quatrième fondation ; cette fois il s'agissait de sortir du petit rayon où on s'était maintenu jusqu'alors et d'aller s'établir à près de quatre-vingts lieues de Saint-Servan.

Les villes des bords de la mer sont visitées tous les ans par un certain nombre d'étrangers qui recherchent le bénéfice des bains ou celui de coûteuses distractions. On dit que les derniers n'abandonnent pas à Saint-Servan : du moins il s'y rencontre des curieux jaloux de connaître les particularités de leur séjour d'été, et il s'en trouve parfois de tels, que l'œuvre des Petites-Sœurs les peut intéresser vivement. Parmi eux se rencontra en 1846 une âme comme il y en a encore quelques-unes en France, dévouée dans l'ombre à toutes sortes de bien et prête à l'embrasser sous toutes les formes. L'humilité, la piété des Petites-Sœurs, les grands résultats qu'elles obtenaient auprès de leurs pauvres, tous joyeux, tous pieux et admirant les miséricordes divines qui leur avaient réservé une si gran-

de grâce pour leurs derniers jours, ravirent et touchèrent l'âme dévote dont je parle. En songeant au bien qui était fait, elle songeait à tout ce qui restait à faire, tant de pauvres à soulager, tant de cœurs à convertir, tant d'âmes à élever à Dieu. Si les Petites-Sœurs ne pouvaient immédiatement se répandre partout du moins chacun devait-il faire tous ses efforts pour les attirer auprès de lui, pour faire jouir ses pauvres de leur dévouement et sa ville entière du bénéfice de leurs prières. Que peut-on cependant quand on n'est qu'une simple fille sans grand crédit et sans autre ressource que sa bonne volonté ? Tout, pourvu qu'on soit armé d'une constance inébranlable, qu'on laisse à Dieu la gloire de toutes choses et qu'on sache bien que c'est lui seul qui opère. Malgré la distance, les Petites-Sœurs ne refusèrent point les ouvertures qui leur furent faites de venir à Tours, elles ne demandèrent pas autre chose que ce qu'elles avaient demandé à Rennes et à Dinan : un petit abri pour se loger en arrivant et la liberté d'agir.

Un bon chrétien se trouva bientôt qui s'estima fort honoré de lever quelques jours ces grandes servantes des pauvres. Je ne sais comment fut payé le voyage, mais en arrivant à Tours, dans les premiers jours du mois de janvier 1847, il leur restait quelques centimes ; elles purent d'abord une petite maison où elles purent recueillir une douzaine de pauvres, puis une grande ; enfin, au mois de février 1848, elles firent, au prix de 80,000 francs, acquisition du vaste local avec jardin et chapelle, capable de contenir cent à cent cinquante personnes. Comment tout cela fut-il payé ? comment tout ce monde est-il nourri chaque jour ? C'est toujours la même merveille. Les restes recueillis tous les jours et les diverses aumônes suffisent à tout. Ce que d'autres repousseraient avec mépris se transforme, il est vrai, entre les mains des petites-sœurs et devient une ressource considérable. Aujourd'hui, dans toutes les maisons (nous les compterons plus tard), le marc du café, ce résidu dont on a extrait le suc, devient Pèlémont du repas qui est une bien grande douceur pour les pauvres vieillards. Aucun café ne se refuse à donner ce marc ou la Providence à soin de conserver en faveur des hôtes des Petites-sœurs, un peu d'essence et d'arôme. A ce qu'on peut en extraire on joint un peu de lait, et des croûtes de pain recueillies de toutes parts, dans les maisons les plus diverses, les pensionnats, les collèges et les cuisines, complètent le déjeuner. Cent, deux cents, jusqu'à trois cents vieillards, dans une seule ville, trouvent ainsi tous les jours un repas frugal avec ces deux ressources misérables. Après le déjeuner il restera encore des croûtes pour servir au dîner : car c'est là un des plus abondants revenus des Petites-Sœurs.

La fondation de Tours est restée au nombre des plus pénibles qui aient été entreprises. A cause du petit nombre de Sœurs qui étaient encore dans l'institut, et de l'éloignement où celles de Tours se trouvaient, les trois Sœurs arrivées au mois de janvier 1847 restèrent toutes seules près de cinq mois : elles avaient néanmoins recueilli seize ou dix-huit bonnes femmes. Il fallait nourrir tout ce monde, lever et habiller les infirmes, instruire et éclairer les âmes, tenir tous les esprits en gaieté (car c'est encore là un des soins des Petites-Sœurs), et par conséquent se multiplier au delà des forces humaines. Aussi des trois Sœurs qui vinrent à cette fondation, la Sœur Félicité mourut deux ans après des suites de fatigues qu'elle avait éprouvées, et la mère Marie, cette supérieure du faubourg Saint-Jacques,

comme aujourd'hui de Paris, que Lyon et ensuite Marseille apprendront bientôt à connaître et à aimer, la mère Marie ne s'est non plus jamais remise : elle ne traîne plus aujourd'hui qu'une santé ruinée, qui ne l'empêche pas de servir avec Dieu et les pauvres. La fatigue, il est vrai, ne troublait pas la joie. On partait de la matin en portant au bras les deux grands seaux de fer-blanc divisés en compartiments, dans lesquels on mettait les morceaux de viande, les bouillons, les légumes et tous les divers débris qu'on recevait à la quête. A la maison, on travaillait avec l'activité que nécessitait, on peut le comprendre, le service de ce grand nombre de vieilles. Leur réunion présentait l'assemblage de toutes les misères imaginables. Mais du sein de cette pauvreté affreuse l'âme, de ces infirmités repoussantes, de ces dégoûts que peut soulever la vieillesse, sortait comme un rayonnement de dignité de bonheur et de contentement. Les âmes étaient heureuses, elles voyaient et elles goûtaient Dieu. Les Sœurs honoraient dans leurs pauvres, les pauvres l'aimaient et le chérissaient dans leurs Sœurs, et rien n'était suave et touchant comme l'épanouissement de tous ces pauvres cœurs heureux, reposés, consolés, pleins d'espoir et de reconnaissance. Les Sœurs n'étaient pas les moins vives à ce dernier sentiment. Elles touchaient, pour ainsi dire, chaque jour les misères et les hontes de Dieu. A mesure que les nécessités apparaissent, la Providence s'empresse toujours d'y satisfaire ; nous parlons des nécessités urgentes et indispensables, car pour l'agréable et le superflu, on n'y songeait pas. On était heureux d'ailleurs des privations qu'on pouvait s'imposer pour Dieu. C'est une joie pour les Petites-Sœurs d'aller, comme elle disent, en fondation, parce qu'alors on a le bonheur parfois de manquer de tout et de souffrir quelque chose pour Dieu. On ne regrette pas, en pareille aventure, les fatigues et les souffrances. Cette bonne mère Marie, dont nous parlions tout à l'heure, ne plaint pas sa santé ruinée à cette épreuve. Les autres, réduites au même état ou encore moins vaillantes, n'y songent pas davantage. La mère-générale ne s'alarme pas des désordres de sa chétive santé, qui ont mis plus d'une fois sa vie en danger et épouvanté toutes ses filles : sa première compagne, aujourd'hui sa première assistante, la mère Marie-Thérèse, incapable désormais de faire autre chose que souffrir et prier, elle a à peine trente ans, — la mère Marie-Thérèse ne se trouve pas non plus à plaindre ; elle accomplit la volonté de Dieu et se résigne doucement ; elle a soigné les vieillards, elle se laisse soigner à son tour ; qu'aurait-elle à regretter, en effet ? La chère sœur Félicité, dans le séjour bienheureux d'où elle serait à ses compagnes et à leurs pauvres, a-t-elle à regretter sa vie épuisée à ces nobles travaux ? Et toutes les Petites-Sœurs ne courent-elles pas au même but ? c'est ce but auquel elles aspirent, cette fin suprême, qu'elles aiment avant de l'avoir goûtée, qui soutient leur zèle et leur dévouement, les rend capables de tout souffrir, de sacrifier leurs goûts, leur jeunesse, leur santé et leur vie, de les sacrifier en pure perte aux yeux du monde, si c'est la volonté de Dieu. Leurs soins réussissent auprès des pauvres, elles ont la consolation de les voir ouvrir leurs âmes à la vérité et mourir véritablement entre les mains de Dieu. Mais il ne faut pas croire que, pour obtenir cette grâce, elles n'aient qu'à prier, se dépenser auprès des vieillards, surmonter les dégoûts de la nature autour de leurs infirmités et souffrir toutes les privations que comporte la pauvreté de l'ins-

titut. Elles ont encore bien des rebus à essayer ; il est doux et consolant de voir tous ces pêcheurs ramènés à Dieu, mais il ne faut pas oublier à quel prix ce résultat est obtenu. Les pauvres hôtes des Petites-Sœurs ne sont pas étrangers aux lumières de la civilisation et aux gloires du progrès. Ces lumières et ces gloires sont pour quelque chose dans l'état de dégradation où ils sont tombés ; toutes ces belles choses ont servi à ôter aux âmes le dernier frein qui pouvait les retenir et les empêcher de s'assimiler aux brutes. Ce qu'il y a de plus affligeant et de plus dégoûtant dans ces pauvres vieilles créatures, ce n'est pas la vermine et la crasse de leur corps, ce sont bien plutôt les ignorances et les turpitudes de leurs âmes : quand nous parlons des ignorances, il faut bien s'entendre. Il y a de tout chez les Petites-Sœurs. Voici un esprit fort et un esprit romantique ; celui-ci a lu toute la série des philosophes du dix-huitième siècle, et il rit des superstitions de la Sœur qui le soigne ; l'autre est au courant de toutes les élucubrations des romanciers modernes, il aspire vers le Messie et la religion de l'avenir. Ce troisième, qui n'est pas le moins aimable, connaît les poètes, il n'ouvre la bouche que pour citer Racine, La Fontaine, ou même Horace et Virgile. Il est un peu fou, beau parleur, bel esprit, et a autant de connaissance de Dieu que le moineau du toit. Un autre moins cultivé est un adorateur du soleil : on sait combien ils sont nombreux, surtout aux environs de Paris. C'est cet astro, disent-ils, qui fait germer le blé et mûrir la vigne ; tout rit quand il se montre, tout souffre ou meurt quand il disparaît ; il est la source de la chaleur, de la vie et de tout bien, et il n'y a pas d'autre Dieu. Ce Dieu est commode, d'ailleurs, et ne réclame pas un culte fatigant ; il permet aux hommes de se livrer à leurs passions, à leurs plaisirs et à toutes les turpitudes. Qui peut nier que la civilisation et le progrès ne soient pour quelque chose dans ces abusissements ? Les Petites-Sœurs ont fort à faire pour élever ces pauvres êtres à la dignité de créatures raisonnables, capables de connaître, d'aimer et de servir Dieu. Plus d'une fois elles seraient tentées de désespérer ; plus d'une fois, en donnant leurs avis, en réprimant les vices, l'ivrognerie surtout, qui est celui qu'elles ont le plus souvent à combattre, elles ont été maltraitées et même battues : c'est encore là pour elles une occasion de bonheur : pour ces êtres voués à Dieu, toutes choses sont au rebours des pensées humaines. Elles sont habituées à voir et à juger au point de vue de la foi, à n'écouter en rien les instincts de la nature déshonore ; de quelque part que viennent la souffrance et l'abjection, elles sont une joie et une bénédiction. L'ignorer, par exemple, si dans leur soumission il n'entre pas un peu de calcul : il est certain, et elles en font l'expérience tous les jours, il est certain qu'il n'y a pas un sacrifice de leur part qui ne soit récompensé avant d'être accompli.

A Tours, au milieu des peines de cette fatigante fondation, les Sœurs, pendant un instant, n'avaient que deux paillasses pour se coucher toutes les trois. Par une conséquence de leur vœu d'hospitalité, quand un pauvre se présente dans une des maisons et qu'il n'y a pas de lit, une Sœur donne le sien et s'accorde ensuite comme elle peut. Le lit des Sœurs, d'ailleurs, ne fait pas grande envie aux plus pauvres ; il se compose en tout temps d'un simple paillasse : l'esprit de pauvreté et de mortification le veut ainsi. A Tours donc, nous disions que les trois Sœurs ayant déjà recueilli sept bonnes femmes, n'avaient plus que deux paillasses : on les

approchait l'une de l'autre le soir, et c'était le lit des trois Sœurs. Outre ces deux paillasses, ce lit commun se composait encore d'un drap : un seul. Une huitième bonne femme arrive ; elle n'a son lit, mais elle manque de draps : la supérieure dit à ses deux filles : Mes enfants, nous allons couvrir notre drap en deux pour cette pauvre femme que le bon Dieu nous envoie ; nous coucherons comme nous pourrions, mais nous ne nous laisserons pas vaincre ; nous nous enfoncerons dans nos draps, nous nous enfoncerons dans nos draps, nous nous enfoncerons dans nos draps ; la troisième prend les ciseaux et va le partager, lorsqu'on entend frapper à la porte ; une des sœurs va ouvrir. Un jeune homme se présente, il lui remet six paquets de draps ; lorsque la Sœur les apporta à ses compagnes, elles se mirent toutes trois à genoux en pleurant pour remercier Dieu. Voilà des traits de la Providence et de la douceur de Dieu, comme on en pourrait citer mille arrivés dans chacune des maisons.

Quelquefois aussi les merveilles prennent un autre caractère devant lequel les Sœurs se taisent en admiration. On leur avait donné, dès les commencements de leur fondation de Tours, une pauvre petite marmite en fonte, tout au plus assez grande pour faire la soupe des Sœurs et des huit ou dix premières bonnes femmes ; la maison s'accroissait sans que la marmite augmentât de capacité : elle suffisait cependant toujours ; 15, 20 et jusqu'à 30 pauvres trouvaient pendant plusieurs semaines toute la soupe nécessaire dans cette pauvre petite marmite. Je ne vois pas pourquoi on se récrierait sur ce fait ; tous ceux que nous avons racontés depuis le commencement de ce récit sont de la même nature ; est-il plus difficile de faire abonder la soupe dans la marmite des pauvres que de multiplier entre les mains des Sœurs toutes les autres ressources qui leur sont nécessaires ?

C'est de Tours, du milieu des merveilles dont nous avons parlé, que l'œuvre des Petites-Sœurs devait prendre son extension. La famille s'étant accrue, on se sentit prêt à tenter de nouvelles aventures. On songeait à faire une fondation à Paris. Des membres des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul avaient embrassé chaudement cette pensée : nous aurons occasion de remarquer que ce ne fut pas la seule fois où les Conférences s'intéressèrent ainsi aux Petites-Sœurs.

Vers le printemps de 1849, la mère-générale et la mère Marie arrivèrent à Paris. Une œuvre de charité aussi pauvre et ayant tout le même but que la leur, un asile pour les vieillards, la maison de Nazareth, leur donna l'hospitalité. Les deux Bretonnes n'étaient ni étonnées ni effrayées de leur tâche. Elles ne connaissaient point Paris et n'avaient encore aucune idée d'une ville aussi grande. Arrivées d'un plan, elles parcouraient les rues cherchant une maison à leur guise ; elles eurent de la peine à découvrir ce qu'il leur fallait : une maison vaste, aérée, dans un quartier où on pût espérer quelques ressources, et d'un prix modéré. On leur en signala une : elles firent à la veille de conclure ; mais des difficultés surgirent, des délais et des romances se succédèrent. Cependant il fallait vivre. De bonnes religieuses de la Visitation, fidèles à l'esprit de saint François de Sales, envoyaient de leur couvent quelques provisions aux deux fondatrices. D'autres âmes charitables, jalouses de contribuer à la nouvelle entreprise, n'épargnaient pas leurs nommes. Toutefois, Dieu permit que les Petites-Sœurs retrouvassent à Paris toutes les objections de la mendicité qu'elles avaient éprouvées à Saint-Servan. Elles furent souvent obligées d'aller aux fourneaux desservis

FRUSTRATION.

CASTRUCCIO.

CHRONIQUE SIENNOISE DU XIVE SIECLE

(Suite.)

Après quelques instants d'une marche lente et pénible, elles arrivèrent à un coude tournant brusquement à droite, et bientôt une lumière rougeâtre vint frapper leurs regards. Le fluide entra sous une voûte formant une petite chambre qu'éclairait une lampe fixée par un crampon de fer à l'angle d'un rocher élevé de quatre à cinq pieds environ, et s'élevait au-dessus du sol de cette nouvelle caverne comme un mât d'une cheminée. Sur un lit de mousse fraîche, placé immédiatement au-dessous, était assis un homme qui, la tête appuyée sur ses mains, semblait absorbé dans de profondes réflexions.

Une grande quantité d'armes de toute espèce, arcs, flèches, lances, massis et haches d'armes, piques et arbalètes, étaient jetés pêle-mêle en un tas, sans que rien de cette espèce de niche, sous laquelle cet inconnu ressemblait à un caudatou président quel que chose d'eau aussi sauvage qu'elle, sa soubréviste, son pourpoint, son capuchon et sa large ceinture richement ornés et dorés, le péto et le joignard dont les pointes luisantes réfléchissaient mille fois la clarté de la lampe, qui

brillait comme une étoile sur sa tête, indiquant un noble et puissant personnage.

L'arrivée des nouveaux venus ne le faisant pas sortir de sa rêverie, il fallut que le garde se penchât vers lui et prononçât quelques paroles :

— Alors il releva brusquement la tête, jeta un coup d'œil rapide autour de lui, se leva à la hâte et s'avança vivement vers Nella et Suina.

— Quelles sont ces femmes ? dit-il au guide qui, la tête découverte, se tenait respectueusement devant lui.

— Celui-ci répondit à demi-voix.

— Ah ! Mais pourquoi tout ce mystère ? Parle plus haut, que peux-tu craindre ici, Antonio ? Mais je comprends, c'est une habitude ; rassure-toi, nous sommes ici chez nous... et libère d'élever la voix. Ce n'est pas comme la-bas, en plein air, où nous ne pouvons parler. Patience... patience, continua-t-il, sans penser aux deux captives qui attendaient devant lui. Bientôt... aujourd'hui même, peut-être, nous pourrions réussir ; reprendre nos places, nos rangs, et... Mais pardonnez-moi, dit-il, en s'adressant à Nella qui, les yeux baissés, attendait avec inquiétude, par son... Une cruelle nécessité nous force de commettre à votre égard un crime de lèse-courtoisie : dans peu nous pourrions cependant vous rendre la liberté... Mais ce soir... seulement ; avant, cela nous serait impossible : la moindre parole imprudente pourrait nous perdre tous ; cependant, rassurez-vous, signora ; j'espère que personne ne vous

a donné un motif de plainte, par un manque de respect, que je pourrais d'une manière terrible. Je vous laisse maîtresse de cette petite pièce, où vous serez en sûreté ; je regrette bien sincèrement de ne pouvoir la rendre plus agréable et plus commode, mais c'est tout ce que je puis vous offrir : vous y serez au moins tranquille jusqu'à votre départ que nous hâterons autant que nous pourrions, soyez en sûr.

Il fit alors un profond salut à Nella, qui le lui rendit de bon cœur, délivrée d'une grande appréhension par les paroles qu'elle venait d'entendre, et sortit suivi du guide, dont elles entendirent les pas lourds se perdre sous les longues et sonores voûtes de la sombre habitation.

— Suina...
— Signora...
Et elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Ma bonne Suina, j'ai en bien peur...
— Et moi donc, signora ; j'ai cru que j'en mourrais... Cependant, ces hommes ne sont pas si méchants qu'ils ont l'air ; ils nous ont traitées avec autant de respect que si nous eussions été dans un salon...
— Mais écoutez donc, signora, comme on entend tout ce qu'ils font la-bas. Ne dirait-on pas que nous sommes à côté d'eux ?
— La caverne, en effet, se repliait sur elle-même ; et la partie dans laquelle se trouvaient les deux femmes était sur le même plan que l'entrée principale ; le rocher qui les séparait du dehors était bien mince

en cet endroit, puisque l'on pouvait distinguer, sinon les paroles, du moins les éclats de voix de ceux qui s'y trouvaient.

Tout-à-coup Nella tressaillit ; elle écouta plus attentivement et s'écria avec force :

— Je ne me trompe pas, Suina ! C'est la voix de mon frère !... Ils vont le tuer, s'il résiste... O mon Dieu ! sainte Vierge ! sainte Catherine ! protégez-le !... protégez-le !... Mais, comme le bruit et les cris redoublaient, la jeune fille s'élança comme un trait hors de la grotte où elle était, et s'engagea hardiment seule et sans réflexion sous les voûtes sombres qui l'avaient tant effrayée quelques instants auparavant.

Elle se mit à courir le long des parois humides, cherchant à s'orienter du côté du bruit qui se faisait à l'entrée de la caverne, mais bientôt un silence de mort succéda et, cette seule ressource lui manquant, Nella s'arrêta épuisée, incertaine, ne sachant où elle allait. La peur s'empara d'elle, un tremblement nerveux agita tous ses membres, les oreilles lui donnaient, son cœur battait à rompre sa poitrine. Plusieurs fois encore elle eut entendu des cris de détresse, elle voulut s'élançer, mais ses jambes pliaient sous elle et, presque défaillante, elle se laissa tomber sur la pierre mouillée et pleura amèrement.

Montanini, que Mako avait prévenu du départ de sa sœur et de l'endroit où elle devait aller, était parti une heure peut-être après Nella, suivi du nègre qui, les deux mains dans son pourpoint, respirait gaiement l'air du matin, et sifflait doucement entre ses

dents un air qu'il composait pour son chaluméau dans la création duquel il se mirait avec complaisance. Il suivait donc docilement son jeune maître lorsqu'à quelques pas de la caverne de Ste.-Catherine, il le vit entouré et assailli par des hommes armés jusqu'aux dents qui, la pique sur la gorge, le sommèrent de les suivre.

Le premier mouvement de Montanini fut de rechercher ses armes, mais il n'en avait pas ; son second de se débarrasser par la force des poignets.

Le second mouvement de Mako, car il n'en avait jamais de premier, fut de s'élançer sur ceux qui entourent son jeune maître, et d'en renverser plusieurs par le choc seul de son énorme corps, sans préjudice de ceux qui pouvaient à gauche et à droite, chacun de ses poignets dont le poids équivalait à la plus lourde masse d'armes ; en quelques secondes il parvint à délivrer Montanini, dont la force n'aurait pu suffire à celle de son valet, et qui eût été embarrassé sans lui.

Cette victoire ne fut que momentanée, car les assaillants revenant en plus grand nombre et en lançant les deux vainqueurs de leurs flèches aigües, il fallut se rendre et se soumettre à leur discrétion.

Montanini et Mako furent donc entraînés dans la caverne ; la première pensée du jeune homme fut pour sa sœur, qu'il redemandait énergiquement à ceux qui l'environnaient. Mais à peine eut-il formulé cette demande, qu'un homme se précipitant dans la grotte, s'écria que les archers, les shires de la républi-